

## DE L'EPARGNE

**Epargner.** Ce mot sonne mal aux oreilles imprévoyantes, et cependant, l'épargne est un levier qui fait la force des pays, comme il fait le ressort, le caractère et l'indépendance des individus.

Rockefeller, le milliardaire de la Standard Oil Co., retour de France, relatant dans une conférence à des universitaires américains, les choses vues et observées durant son voyage, s'écriait : "La France nous fait honte par son économie." Le Nabab avait été émerveillé du pouvoir d'épargner que possèdent les Français.

Pous nous, Canadiens, lorsque nous nous arrêtons à l'étude de ces questions économiques, nous sommes confondus du peu d'attrait que notre peuple ressent pour l'épargne. Le mal sévit dans toutes les classes de la société; chez le cultivateur endetté, à qui il ne manque que la vertu de prévoyance pour parvenir, chez l'ouvrier pour qui le verbe "paraître" est le plus important à conjuguer en ses modes présents et futurs; chez les gens aisés, dont les besoins sont trop tôt et trop facilement satisfaits; chez les intellectuels, qui font trop bon marché de l'argent.

Cette guenille est-il d'une importance.

D'un prix à mériter seulement qu'on y pense? Chez l'enfant, qui n'a pas d'autre souci que de troquer ses petits cadeaux contre le sucre d'orge de la vieille marchande; chez l'adolescent, qui cherche les plaisirs piquants que procurent le tabac et les liqueurs, s'il ne satisfait déjà pas à des désirs plus dissolvants encore.

Quel est le cultivateur qui met à l'abri 20 p. c. ou 10 p. c. de son revenu? Les hypothèques grèvent la terre, les billets se perpétuent aux banques, les comptes s'accumulent chez le marchand général; on possède une belle voiture, de beaux attelages, on va à la ville, on dépense pour la toilette; mais on paie l'intérêt un peu partout, et les beaux deniers, si péniblement gagnés sur le sillon, s'en vont ainsi dans la poche des autres, tandis que, par le sacrifice d'un plaisir facile ou d'une satisfaction d'amour-propre, on préleverait sur le rendement annuel ce qu'il faut pour acquitter les charges.

Travailleurs de toutes les classes, vous êtes injustes envers vous-mêmes si vous n'épargnez pas, car vous ne retirez pas du capital acquis par vos travaux tout le profit que vous devriez en retirer. Car qu'est-ce que l'épargne? c'est du travail accumulé; le travail accumulé est le capital et le capital est une force, car il travaille pour celui qui le possède.

Si donc, par la modération de vos désirs, vous épargnez chaque jour quelque chose et arrivez à amasser un capital suffisant pour équivaloir à un autre homme qui travaillera pour vous, n'est-ce pas la plus belle conquête de votre volonté et la meilleure récompense de vos efforts? Par le travail combiné de ces deux entités, l'homme-réel et l'homme-capital, vous arriverez bientôt à accumuler assez de capital pour voir l'avenir sans frayeur pour vous, et peut-être aussi pour ceux qui dépendent de vous.

Qui mera que l'homme qui possède un amas est plus indépendant et se fait mieux rétribuer ses services, qu'il est plus fort moralement, plus apte à saisir une opportunité, plus ambitieux, par conséquent meilleur citoyen que le dissipateur.

Epargner est un effort moral et tout effort est pénible, une souffrance et la souffrance répugne à l'homme. Si on car refuse de s'accorder un plaisir facile, c'est s'infliger n'est pas habitué à des conquêtes fréquentes sur soi-même, les besoins deviennent de plus en plus impérieux, ils grandissent chaque jour, du fait qu'ils ne sont pas stationnaires mais progressifs par nature. Il faut donc apprendre à dire "non", si l'on veut pratiquer l'économie.

Les effets moraux de l'épargne agissent sur l'individu en le forçant à pratiquer la sobriété, en l'obligeant à se vaincre, commencement de vertu; sans compter les vices qui n'atteignent pas l'économie, mais sont le partage du prodigue. Combien d'actions repréhensibles, coupables, criminelles, ne se commettent pas, si l'argent qui sert à les exécuter était mis à l'épargne!

Si les raisons d'épargne, économique, politiques, sociales et personnelles, sont si bonnes, et la pratique de l'économie donne de si profitables résultats, pourquoi donc n'épargnons-nous pas?

Nous n'épargnons pas, parce que nous manquons d'enseignement, disons le mot: d'instruction.

Le milieu a une grande influence sur la production des épargnes des différentes classes de la société. Le citadin est moins économe que le villageois, le cultivateur est moins prodigue que l'ouvrier des centres populaires. "Paraître" semble être le but ultime de tous. Les comptes du bottier, du laitier, de l'épicier ou autres négocios qui finissent en "ier", sont en souffrance; peu importe, l'argent est employé en futilités, et l'on paie l'intérêt. La toilette, la vanité, le désir de "paraître" mieux que les autres sont les gouffres qui engloutissent le surplus des salariés.

Il faut vivre suivant sa condition, nous dit-on. Il se commet beaucoup de crimes de lèse-épargne en ce nom. Il faut savoir distinguer, car le mot est trompeur. Nos cultivateurs vivent, s'habillent, se comportent comme des seigneurs, les commis comme leurs employeurs, les gens aisés comme les gens fortunés. On ne peut point distinguer, de nos jours, l'ouvrière de la fille de famille, la femme du salarié d'avec la grande dame.

Il faut n'avoir qu'un peu d'orgueil et beaucoup de bon sens pour savoir ce que c'est que "sa condition": malheureusement, le premier est abondant et le second fait défaut. C'est pourquoi nous nous trouvons à chaque instant en présence de ces anomalies qui synthétisent bien le péché capital de notre société canadienne-française.

"La formation du capital, dit LeRoy-Beaulieu, suppose toujours que l'homme, ou certains hommes d'élite préfèrent aux avantages présents des avantages futurs, incertains, il est vrai, mais, selon toutes les vraisemblances, plus considérables. C'est un sacrifice des jouissances et des consommations actuelles à des jouissances ou à des consommations différées."

L'origine du capital est dans la pensée et le souci de l'avenir, dans le goût de l'amélioration durable de son sort au prix d'un surcroit d'efforts et de privations momentanées.

Expliquez les bienfaits de l'épargne à un cultivateur raisonnable, démontrez-lui les résultats d'une économie de sa dépense quotidienne de tabac, de petits verres, etc., faites-lui consulter le tableau d'une épargne de une piastre, deux piastres, cinq piastres par semaine pendant vingt ans, trente ans, quarante ans; montrez-lui jusqu'où il aurait pu s'élever avec le montant ainsi amassé durant ses vingt premières années de travail; il restera confondu de la force que peut développer un minime capital aidé de l'intérêt composé. Un sou, placé à 3 p. c. d'intérêt en l'an premier, rapporterait en 1913, le capital, un sou, doublé quatre vingt-trois fois. Faites le calcul et vous verrez.

L'imprévoyance, l'oubli du lendemain et du surlendemain, le manque de savoir, l'ignorance des devoirs, ont fait et feront plus de dommages aux classes laborieuses que les crises, les grèves, les chômage, les mauvaises récoltes et les guerres. Quand les travailleurs seront enseignés que c'est le meilleur de leur énergie qu'ils laissent au mastroquet; que leurs compromissions avec eux-mêmes, remettant toujours à plus tard d'épargner, émoussent leur caractère; que leurs prodigalités regardent davantage le moment de s'élever au-dessus de leur condition première, ou pis encore, leur prépare une vieillesse misérable et des jours de mendicité peut-être; qu'après toute une vie de labeur exténuant, l'as-